

Hélène Renon

Poèmes

Quelque chose comme la nuit
ou la peau vue de l'intérieur du corps
— doublure écarlate d'un vêtement de deuil —
l'indécence des mains dans le puits
ces oiseaux lourds, sans cris,
tombés pierres au fond de la bouche
quelque rideau de chair
agité par le vent dans les prés flous
si le dehors et le dedans
parlent de mort au miroir.

— Je roulerai dans les vagues du temps
ma vie ronde, mon trajet de patience
comme un galet sur la grève.
— Rester enfermé dans la pierre
une nuit sans mica
posé seulement sur la terre
ni attente ni devenir.
— Quel signe traceras-tu, muet, sur le paysage ?
— La mesure de ce qui pèse, pour rien,
à la surface,
immobile, oublié.
— Loin de l'écume, de la parole où se rêvent
les souvenirs d'un temps endormi dans le temps ?
— Plus loin encore
quand les ombres portées
comme des mots sombres
inventaient la voix silencieuse du monde.

La nuit brise la vitre
verse l'eau grise dans tous les creux du corps.
Un battement minuscule,
branchies, rouges, à peine,
l'on n'entend presque plus la voix, petite,
noyée dans l'encre du soir.
Ils vont brûler leurs chairs
comme des signes sur les rivages
habiter l'ombre
laisser flotter les chevelures
sur les planchers des demeures
où l'escalier tourne si lentement
sa vis de calvaire.

Dans les demeures du soir
quand elle inventait son visage
invitant à la voir qui passerait les seuils
par-delà le galop silencieux de la neige
les crinières pendues au dernier mur du jour
elle éveillait l'attente
la palpitation d'un vol rouge
dans la mémoire du puits.

La mer monte à la fenêtre
comme un lait bleu
derrière la paroi de l'œil
la marée lente
devenant la mesure alanguie de l'heure
écailles au ciel
où luisent
les histoires d'autrefois
au rythme d'un ailleurs qui respire
au-dedans
(la poche de calcaire se souvenait des temps
avant le monde sec)

Journées immobiles de l'été
la barque des heures
engourdie par la lumière
on pourrait mourir sans savoir

assoupi dans le temps qui rêve
d'une orange traversant les saisons
sous la pluie sur la neige
d'un grand soleil pris dans les glaces
d'une seule nuit lente.
Demain peut-être
demain ce poing rouge dans les blés.

L'été quand la nuit est ouverte
comme une écluse vers le jour
tout se rapproche et nous parle
l'eau qui nous porte
semble monter
au niveau du ciel et si près
qu'on entend les voix lisses dans leurs gorges de verre
et les fleuves de lait
battant contre les portes
il s'écoute ici
aux échanges du bleu
des paroles perdues
dispersées sur les sentiers de terre
et des chants à mourir en soi
dans le parfum violet des iris de mer.
Cette voix qui revient assourdie
hanter chaque rivage
et tu vas par des villes mouillées
vers les peuples d'hiver.

Il pleut sur les couleurs d'un printemps de faïence
un passant me frôle
comme sous la mer ce gant vide
que hante un murmure de sang.
Main de peur
brisant le long collier des cités douces :
une légende de lenteur
s'est rompue sous la peau.
Ici au clair et au vif
— cri coincé dans le corps
où pourrissent les faims —
il n'y a plus d'histoires
pour les visages neufs

plus d'étals le long des rues si jeunes.
Ombre molle sur les façades
la saison pend
dans l'odeur fade des poussières humides.
(Des bêtes grises mangeaient sur le perron du jour
parmi les fleurs coupées.

Matin haletant de peur
qui a peur ? le matin,
le matin tout seul ;
et de qui ? du matin,
seulement du matin.
Mais on pourrait dire d'autres fables
et entendre les couplets perdus de la même chanson
dans les voix éparses.
Soir au bord des nuits ;
qui pleure ici ? les couleurs broyées dans le noir
et l'ongle à peine d'une feuille ou un sursaut d'herbe
déchirant si fort
la peau bien tirée du silence.
Un rire aigu s'effraie de son écho ;
si l'on avait oublié un miroir dans la forêt ?
Ils se taisent en surface
et demandent au-dedans.
Qui interroge quoi
avec des paroles errantes
comme la pensée verticale des pluies
que le vent déconcerte ?
C'est le sang, seulement l'écoulement du sang
quand la conscience ouverte
le laisse se mêler aux grands ruissellements
et mourir à la mer.

C'était un bout de steppe comme on dirait du sable pour le gravier coloré
d'un jardin japonais, un théâtre d'hommes courant sous le ciel.
Un grand vent de naufrage enroulant une feuille sur la promenade où pas-
sait la peur ; des vitres minuscules sur des pays immenses effondrés dans
la mer. L'ongle à quai et ces histoires de marionnettes dans la nuit géante.